

Freud

L'Avenir d'une illusion

Traduction
de Dorian Astor

Présentation
de Pierre Pellegrin



80 ANS **DE LA MORT
DE FREUD**

GF

Freud

L'Avenir d'une illusion

L'illusion à laquelle Freud s'attaque ici est la religion. Selon le père de la psychanalyse, nous avons créé les dieux, la Providence et la morale divine pour répondre au désir archaïque et infantile d'être rassurés – contre l'incompréhensibilité du monde, l'angoisse de la mort et la violence des rapports humains. Toutefois, la religion n'a rendu les hommes ni plus moraux ni plus heureux. Pour Freud, elle a fait son temps : grâce à la science, l'humanité va sortir de l'enfance, et l'illusion s'écroulera.

Mais sur quoi fonder alors la moralité ? En privant l'homme des croyances religieuses, ne risque-t-on pas de basculer dans le chaos ? Enfin, la science n'apparaît-elle pas elle-même comme un nouvel objet de croyance ?

Traduction de Dorian Astor

Présentation, notes, chronologie et bibliographie
de Pierre Pellegrin

Texte intégral

En couverture :
Création Studio Flammarion
d'après © cschoeps/
Getty Images



Flammarion

L'AVENIR
D'UNE ILLUSION

*Du même auteur
dans la même collection*

L'HOMME MOÏSE ET LA RELIGION MONOTHÉISTE.

LE MALAISE DANS LA CULTURE (édition avec dossier).

PROPOS D'ACTUALITÉ SUR LA GUERRE ET SUR LA
MORT (édition avec dossier).

TOTEM ET TABOU.

FREUD

L'AVENIR
D'UNE ILLUSION

Traduction
de
Dorian ASTOR

Présentation, notes, chronologie et bibliographie
de
Pierre PELLEGRIN

GF Flammarion

PRÉSENTATION

Publié en 1927, et traduit en français par Marie Bonaparte en 1932, ce qui constitue un délai assez court si on le compare à celui qui a séparé les autres œuvres de Freud de leur première traduction française, *Die Zukunft einer Illusion* est un livre étrange, hybride, et dont, notamment, le rapport à la psychanalyse est difficile à cerner. En 1927, la psychanalyse, dont Freud ne manque pas de rappeler qu'elle est sa « création » (p. 133), est bien établie à la fois intellectuellement et institutionnellement. Le mouvement psychanalytique, tant au niveau international qu'à travers ses instances nationales, a déjà une histoire riche, principalement de luttes, d'anathèmes et de déchirements, il est vrai. Freud est devenu un personnage incontournable de la scène intellectuelle européenne, à tel point que c'est à lui qu'Albert Einstein s'adressera en 1932 quand la Société des Nations lui demandera de débattre avec une personne de son choix des perspectives d'une élimination de la guerre comme moyen de résolution des conflits humains. On voit d'ailleurs, en lisant *L'Avenir d'une illusion*, que le fondateur de la psychanalyse a

conscience que ce qu'il a à dire sur la religion sera pesé au trébuchet dans de nombreux milieux. Ce qui, d'ailleurs, le pousse dans deux directions opposées, la prudence et la véhémence. Mais, et cela nous importe encore plus ici, la psychanalyse a acquis, à travers des livres comme *Au-delà du principe de plaisir* (1920) et *Le Moi et le Soi* (1923), sa forme définitive, celle qui a pour armature la nouvelle théorie des pulsions – qui oppose pulsions de vie et pulsions de mort – telle qu'elle s'exhibe dans le cadre de la « seconde topique », articulant le moi, le soi (ou ça) et le surmoi.

L'« illusion » dont il est question dans *L'Avenir d'une illusion*, c'est la religion. Or Freud aborde bien la question de la religion en psychanalyste, mais il est pour le moins étrange qu'il le fasse en mobilisant si peu les ressources conceptuelles de la discipline qu'il a créée. Ses analyses de la religion comme réaction à la dépendance infantile envers un père aimé et redouté ne se réfèrent guère, en effet, qu'à l'Œdipe ainsi qu'à la suppression du refoulement lors de la cure analytique, avec, certes, plusieurs allusions explicites aux résultats de *Totem et tabou* (1913) – sans pour autant que cette œuvre soit toujours nommément désignée –, et une référence à cette instance de la seconde topique qu'est le surmoi. *Le Malaise dans la culture*, au contraire, publié deux ans après *L'Avenir d'une illusion*, et qui a tant d'affinités avec ce dernier ouvrage, fait explicitement appel à la seconde théorie freudienne des pulsions pour analyser les rapports des humains avec la culture et notamment la religion, ces analyses servant

réciroquement de champ de vérification pour cette théorie. Et il n'est pas faux de dire que, d'une certaine manière, l'analyse psychanalytique la plus développée du phénomène religieux se trouve dans *Totem et tabou* ou dans *Le Malaise dans la culture* plutôt que dans *L'Avenir d'une illusion*. D'où le reproche que l'on a fait à *L'Avenir d'une illusion* de donner une image simpliste de la religion ¹, si l'on compare les considérations de cet ouvrage avec celles de *Totem et tabou* par exemple.

Freud semble d'ailleurs reconnaître lui-même, dans une lettre au pasteur Oskar Pfister du 26 novembre 1927 – qui fait donc partie de l'échange de courrier entre les deux hommes à propos de *L'Avenir d'une illusion* –, que son livre campe dans les marges de la psychanalyse :

Partons du principe que les vues exprimées dans mon essai ne font pas partie intégrante du système analytique. C'est mon attitude personnelle ; on la rencontre chez beaucoup de non-analystes et de pré-analystes et elle n'est sûrement pas partagée par un grand nombre de braves analystes. Si j'ai tiré certains arguments, ou plutôt, à vrai dire, un seul argument, de l'analyse, cela ne devrait empêcher personne d'exploiter la méthodologie sans partir de l'analyse au service de l'opinion opposée ².

1. C'est le cas, par exemple, de Paul Roazen dans son remarquable livre, fort négligé des francophones, *Freud : Political and Social Thought*, New York, Knopf, 1968.

2. Freud, *Correspondance avec le pasteur Pfister*, trad. L. Jumel, Gallimard, « Tel », 1991. Toutes les lettres de Freud à Pfister citées dans cette Présentation proviennent de cette édition.

Et, à la fin de son ouvrage, Freud y fait rétrospectivement une grande part à ses opinions : « souvent, on ne peut se retenir de dire ce qu'on pense, et l'on s'excuse en ne le donnant pas pour plus que cela ne vaut » (p. 159).

On peut ici remarquer une première ambiguïté de *L'Avenir d'une illusion*, qui sera suivie de bien d'autres. Au reproche de ne donner qu'une analyse assez pauvre de la religion, Freud pourrait opposer le programme qu'il s'était clairement assigné dès le début de l'ouvrage : il s'agissait d'indiquer du mieux qu'il était possible quel était le destin de cette réalité culturelle qu'est la religion. De ce strict point de vue, il a tenu sa promesse en offrant un ensemble d'analyses et d'arguments tendant à montrer que la religion a fait son temps et qu'elle est destinée à disparaître, au moins sous la forme qu'elle revêtait au moment où le livre a été publié. La réalisation de ce programme ne requiert pas une recherche poussée sur la nature, l'origine et l'histoire de l'illusion religieuse, d'autant plus que les thèses de *Totem et tabou*, publié quatorze ans avant *L'Avenir d'une illusion*, étaient disponibles pour les lecteurs. De même, si l'on s'en tient aux intentions affichées au début du livre, on ne devrait pas être en droit de reprocher à Freud de ne pas donner de réponse claire et ferme aux problèmes qui y sont soulevés, et notamment à la question de savoir par quoi il faut remplacer la religion comme fondement de la moralité. Enfin, les critiques qui ont été adressées à *L'Avenir d'une illusion*, telles qu'on les trouve dans des

écrits comme celui du pasteur Pfister ou telles qu'elles sont anticipées par Freud dans son ouvrage – et qui reposent toutes peu ou prou sur l'idée que l'intention de Freud dans *L'Avenir d'une illusion* est de détourner les gens, et notamment les masses, de la religion, ouvrant ainsi la voie à une période d'instabilité sociale –, sont tout aussi injustifiées. Oskar Pfister est assurément allé trop loin quand il a décrit *L'Avenir d'une illusion* comme un « pamphlet ».

Pourtant, et c'est là que réside l'ambiguïté, cette réponse littéraliste aux critiques mentionnées ci-dessus est assez hypocrite en ce que, d'une part, il est difficile de réduire *L'Avenir d'une illusion* à l'analyse détachée d'une tendance historique tant les opinions antireligieuses de Freud y affleurent pour ainsi dire constamment, et, d'autre part, Freud lui-même traite longuement, même si c'est d'une manière chaotique, du problème d'une éthique post-religieuse, surtout à partir du chapitre VII. Si le mot « pamphlet » est sans doute excessif, Freud n'en adopte pas moins, surtout vers la fin du livre, le ton qui pourrait être celui d'un *manifeste* en faveur de l'établissement d'une éthique complètement séparée de la religion.

*
* *

La religion, ou plutôt les religions ont toujours fortement intéressé Freud. Bien que sa culture ethnologique ait été suffisante pour lui faire prendre

conscience de la diversité à la fois des religions et de leur place dans les différentes sociétés humaines, il reconnaît qu'il se sent surtout concerné par la religion dans les sociétés comme celle dans laquelle il vit, « notre culture actuelle, blanche et chrétienne » (p. 103). Freud fut personnellement confronté à la religion. Sa correspondance ainsi que divers témoignages nous rapportent les conflits, finalement assez aigus, qui l'opposèrent à son milieu, et notamment à sa belle-famille à propos de l'observance des rites juifs. On sait qu'il finit par accepter un mariage religieux. Juif, Freud le fut sans réticence. Membre du B'nai B'rith depuis 1897, sa conscience juive fut assurément renforcée par l'antisémitisme parfois diffus, parfois virulent de la société – il faudrait dire *des sociétés* tant la différence est grande entre l'Empire austro-hongrois et l'Autriche de l'après-Première Guerre mondiale – dans laquelle il a vécu, et elle transparaît dans maintes anecdotes. Mais il fut, de son propre aveu, *an infidel jew*, en ce qu'il s'est toujours présenté comme athée : il a dit à Ernest Jones, son ami et biographe, ne jamais avoir cru en un monde surnaturel¹. Ces positions à la

1. E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, PUF, « Quadrige », 1969, t. III, p. 398. L'expression « *infidel jew* » se trouve dans un article publié en 1928 dans *Imago*, « Une expérience vécue religieuse ». Les rapports de Freud au judaïsme ont souvent été considérés par les interprètes avec plus ou moins de bonheur, s'agissant d'un sujet aussi difficile. Y a-t-il une affinité, plus ou moins secrète, entre psychanalyse et judaïsme, comme beaucoup l'ont affirmé avec, assurément, des motivations très diverses ? Pour nous en tenir aux déclarations de Freud lui-même, on peut citer les deux suivantes, rappelées par Jean-Pierre Winter (« Freud et le judaïsme »,

fois fermes et anciennes de Freud ne font pas pour autant de lui un athée militant, cherchant à ébranler la foi des gens qui l'entourent. Mais reparaît ici, sous une autre forme, l'ambiguïté déjà notée.

D'un côté, en effet, les rapports de Freud avec les psychanalystes croyants ne sont pas sous-tendus par le projet de les détourner de leurs croyances. L'un des cas les plus intéressants de relations de Freud avec un croyant fut celui de ses rapports avec le pasteur Oskar Pfister, déjà nommé, que nous connaissons assez bien grâce à leur correspondance. Connaissance unilatérale à vrai dire, mais du bon côté, puisque presque toutes les lettres du pasteur ont été détruites ou perdues, alors que celles de Freud nous sont parvenues. Or dans une lettre du 9 février 1909, la deuxième des lettres à Pfister que nous ayons conservées, Freud affirme qu'« en

Europe n° 954, octobre 2008, p. 39-44). Dans une adresse au B'nai B'rith, Freud écrit : « Le fait que vous soyez juifs ne pouvait que me plaire car j'étais moi-même juif et le nier m'a toujours semblé être non seulement indigne, mais encore franchement insensé. Ce qui me rattachait au judaïsme n'était pas la foi – je dois l'avouer – ni même l'orgueil national car j'ai toujours été incroyant, j'ai été élevé *sans religion*, mais non sans respect de ce qu'on appelle les exigences éthiques de la civilisation humaine. [...] Il restait assez de choses capables de rendre irrésistible l'attrait du judaïsme et des juifs, beaucoup d'obscur forces émotionnelles – d'autant plus puissantes qu'on peut moins les exprimer par des mots – ainsi que la claire conscience d'une identité intérieure, *le mystère d'une même construction psychique* » (les italiques sont de J.-P. Winter). La question du judaïsme, ou plutôt de la judéité de Freud, est traitée plus en détail dans la Présentation de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (trad. D. Astor, éd. P. Pellegrin, GF-Flammarion, 2019).

soi, la psychanalyse n'est pas plus religieuse qu'irreligieuse. C'est un instrument sans parti dont peuvent user religieux et laïques ». S'il s'agit, en effet, de se tenir au chevet d'un divan pour écouter les associations libres d'un patient, on ne voit guère ce qui empêcherait un croyant de tenir un tel rôle. Mais, d'un autre côté, la lecture de *L'Avenir d'une illusion* nous laisse tout de même sceptiques quant à la possibilité d'une coexistence pacifique entre psychanalyse et religion. L'idée qu'il n'y a aucun lien nécessaire entre la « doctrine » analytique et les conclusions antireligieuses de l'ouvrage ainsi que l'affirmation selon laquelle l'opposition à la religion qui est construite dans cet ouvrage peut être considérée comme une simple opinion personnelle de Freud paraissent en fin de compte difficiles à accepter. Freud est bel et bien un homme antireligieux qui entend se servir de la psychanalyse pour critiquer les religions et leurs prétentions, et les éléments centraux de la doctrine psychanalytique – notamment le complexe d'Œdipe – lui fournissent des armes pour ce combat.

Il y a aussi au moins deux faits qui révoquent en doute cette affirmation d'une neutralité bienveillante de la psychanalyse envers la religion. D'abord, le scientisme de Freud – question redoutable sur laquelle il faudra revenir – lui fait ranger la psychanalyse dans le « camp » de la science, lequel est différent de celui de la religion et lui est même opposé. C'est ce qu'il affirme dans une lettre au même pasteur Pfister du 16 février 1929, où il réitère sa position scientifique :

« Vous avez aussi raison de rappeler que l'analyse ne mène pas à une nouvelle conception du monde. Elle n'a pas besoin de cela, car elle repose sur la conception scientifique générale du monde, avec laquelle la conception religieuse du monde est incompatible. » Nous sommes loin des propos lénifiants de Freud dans la lettre du 9 février 1909, présentant la psychanalyse comme une discipline « religieusement neutre ». Ensuite, le caractère acerbe et en quelque sorte pressant des critiques de Freud contre la religion vient aussi de ce que, dans la société dans laquelle il vit, la religion tient une place plus importante que n'importe quel autre système culturel, et ce, pour de multiples raisons, dont les deux principales sont sans doute que la plupart des membres de cette culture y voient le fondement le plus solide de la moralité, et que c'est la religion qui façonne l'éducation donnée aux enfants. Mais Freud semble considérer que cette importance de la religion n'est pas limitée à la société viennoise de son époque : « La part peut-être la plus significative de l'inventaire psychique d'une culture [...] ce sont [...] les représentations religieuses » (p. 94). Par ailleurs la psychanalyse, qui s'est dès le début donné un droit de regard sur la plupart des phénomènes culturels, trouve d'emblée la religion en travers de son chemin. De plus, elle a peut-être plus à dire sur la nature, l'origine et le devenir du sentiment religieux que sur bien d'autres phénomènes sociaux, tant la structure même du rapport à Dieu est œdipienne.

Mais, chez Freud, rien n'est simple. S'il n'est pas très difficile de déceler derrière ses déclarations pacifiques et œcuméniques une irrépressible envie d'en découdre avec la religion, il faut tenter d'identifier sa cible réelle, ou principale. Le pasteur Pfister est bien présent à l'arrière-plan de *L'Avenir d'une illusion*. Sans doute est-ce lui qu'il faut chercher derrière l'« adversaire » (p. 105) dont Freud rapporte les critiques à partir du chapitre IV. Dans une lettre du 16 octobre 1927, Freud lui annonce la parution de son ouvrage : « Dans les semaines qui vont suivre, paraîtra une brochure de moi qui vous touche de près. En effet, cela fait très longtemps que je voulais l'écrire, mais je ne cessais de remettre par égard pour vous jusqu'à ce qu'enfin la poussée fût devenue trop forte. » Oskar Pfister écrivit en 1928 dans la revue *Imago* une réponse à *L'Avenir d'une illusion* : « L'Illusion d'un avenir ». Toutefois ici aussi l'apparence est peut-être trompeuse. Certains interprètes, dont Paul Roazen, ont soutenu que la grande ombre qui planait sur tous les écrits de Freud traitant de religion – et particulièrement *Totem et tabou* – était celle de Carl Gustav Jung, que Freud avait choisi, ou fait semblant de choisir, comme successeur à la tête du mouvement psychanalytique. Plus encore que Pfister, en effet, Jung a apparié psychanalyse et religion, et, pour dire les choses de manière sommaire, il considère que les croyances religieuses d'un individu, non seulement peuvent être pour lui un facteur d'équilibre, mais sont aussi susceptibles d'être utilisées dans une cure analytique. Freud,

au contraire, nous allons le voir, pose une relation disjonctive : ou religion, ou psychanalyse. Sa hargne névrotique contre le fils traître, qui devait succéder au maître tout en sortant la psychanalyse d'un environnement exclusivement juif, et devant lequel il s'évanouissait quand ils s'opposaient l'un à l'autre¹, était-elle encore aussi vivace à l'époque de la parution de *L'Avenir d'une illusion* ? Sans doute, et aucun des familiers de l'œuvre de Freud ne s'étonnera de cette intrication de motifs théoriques et affectifs dans la force des sentiments antireligieux du fondateur de la psychanalyse.

Freud et ses prédécesseurs

Freud n'est évidemment pas le premier à attaquer la religion, et il le reconnaît : « je n'ai rien dit que d'autres hommes, meilleurs que moi, n'aient déjà dit de manière bien plus complète, plus forte et plus impressionnante. [...] Simplement – et c'est le seul élément nouveau de ma présentation –, j'ai ajouté à la critique de mes grands prédécesseurs un certain fondement psychologique » (p. 131-132). On peut présumer que cette modestie est largement feinte, et que

1. Ce qui est arrivé au moins deux fois : en 1909, à Brême, alors que Jung parlait des cadavres ensevelis dans les marais alentour, Freud y vit l'expression du désir que lui-même mourût et il s'évanouit ; en 1912, à Munich, Freud reprocha à Jung de ne pas l'avoir cité dans des publications, Jung répliqua que cela était inutile tant Freud était connu, et celui-ci s'évanouit une nouvelle fois.

Freud pense bel et bien avoir produit une arme anti-religieuse plus efficace que celles des autres.

Ces critiques antérieures, dont certaines remontent à l'Antiquité, ont pris trois grandes formes. Il y a d'abord la mise en évidence de l'inanité des preuves de l'existence de Dieu à partir de sa création, dont les plus remarquables sont les preuves anselmienne et cartésienne : le concept de perfection, qui existe dans mon esprit, enveloppe nécessairement l'existence, autrement il lui manquerait quelque chose ; or seul un être parfait a pu produire en moi l'idée de perfection. Il n'est pas utile de s'attarder sur les nombreuses critiques qui, des sceptiques antiques à un philosophe aussi peu antireligieux que Kant, ont montré que ces preuves ne convainquaient guère que ceux qui croyaient déjà. Il y eut ensuite le travail de sape opéré par les sciences, auquel Freud fait une large place dans *L'Avenir d'une illusion*. Il faut ici distinguer, plus qu'il ne le fait lui-même dans cet ouvrage, les sciences naturelles des sciences historiques. Les trois grands démentis infligés, selon Freud, par la science à l'égocentrisme humain – la Terre n'est pas le centre de l'univers, l'espèce humaine n'est pas le centre du monde vivant, le moi conscient n'est pas maître chez lui – ont évidemment mis à mal un certain nombre d'enseignements véhiculés par les différentes religions. Que l'on se rappelle la hargne avec laquelle les Églises chrétiennes ont attaqué Darwin. Mais l'approche historique et critique des textes sacrés – celle d'un Renan par exemple – aussi bien que l'archéologie eurent